

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Coloured pages/  
Pages de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Pages damaged/  
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/  
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/  
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/  
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /  
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

NOUVELLES

# SOIRÉES CANADIENNES

RECUEIL DE LITTÉRATURE NATIONALE

"Hâtons-nous de raconter les délicieuses  
histoires du peuple avant qu'il les  
ait oubliées."

CHARLES NODIER.

---

PARAIT LE 25 DE CHAQUE MOIS

---

JUIN

5eme Volume, 6eme Livraison

---

MONTREAL

IMPRIMERIE GENERALE, 45 PLACE JACQUES-CARTIER

1886

AP21  
N<sup>o</sup>  
C.3  
P. R.

# NOUVELLES SOIRÉES CANADIENNES

## SOMMAIRE

10. Souvenirs de jeunesse	A. ACHINTRE
20. Auguste Achintre	G. D.
30. La faute de Germaine (nouvelle)	M*

## NOUVELLES SOIRÉES CANADIENNES

Abonnement, payable d'avance	\$2.00
"    payable dans l'année	2.50

DIRECTEUR :

M. LOUIS TACHÉ,

OTTAWA.

GÉRANT :

M. EMMANUEL TASSÉ,

*La Minerve, Montréal.*

Les correspondances pour la rédaction devront être adressées au Directeur, et les remises de fonds au Gérant.

## SOUVENIRS DE JEUNESSE

### LA DAME AUX CAMÉLIAS

La nouvelle de la promotion de M. Alexandre Dumas au grade de Commandeur de la Légion d'honneur il y a quelques années, n'a surpris personne assurément, car cette dignité, conférée au littérateur académicien, a été gagnée par plus de trente ans de travail, de luttes acharnées et maintes victoires glorieuses.

Quelle que soit l'indulgence ou la sévérité des jugements de l'opinion sur le théâtre de M. Dumas, leur importance ne saurait infirmer l'originalité de son talent et la conscience de ses études sociales, par conséquent diminuer son mérite.

Libre à chacun de discuter la moralité des sujets de ses pièces, dans lesquelles abondent des paradoxes d'autant plus dangereux qu'ils sont exposés et soutenus avec une verve, un brio et un esprit étincelant.

Mais en dehors de ces appréciations, nul ne lui contestera l'originalité dans la conception, la hardiesse dans les idées, la bonne langue dans le dialogue, la vraisemblance des caractères, le mouvement et la science des combinaisons scéniques ; en un mot, les qualités essentielles du dramaturge.

Or, comme c'est au souvenir d'une décoration que nous pensons devoir publier ces lignes, nous dirons qu'il y a bientôt trente ans, au lendemain de l'éclatant succès du drame de "La Dame aux Camélias," alors que la boutonnière du jeune auteur venait de s'empourprer du simple ruban de chevalier, nous nous trouvions à Paris.

Fraîchement débarqué de notre province, riche d'illusions et d'espérances, plein d'ardeur, c'est-à-dire jeune, amoureux de tout ce qui touche au beau, au bien et au vrai : philosophie, littérature et beaux-arts, nous étions venu chercher à Paris ce que beaucoup lui demandent et que bien peu y trouvent : célébrité, gloire et fortune.

A tout péché miséricorde ! n'est-ce pas ?

Afin de nous faciliter la route et de nous faire indiquer les chemins de traverse, nous nous étions munis au départ de quelques-unes de ces lettres de recommandation adressées à des personnalités en vue ou en passe d'arriver. Recommandations banales qui n'engagent, hélas ! les porteurs qu'à moins de confiance en autrui et à beaucoup plus de foi en eux-mêmes.

Parmi les lettres en notre possession, un homme distingué de notre ville natale, savant reconnu, étiqueté, classé, nous avait donné quelques lignes bienveillantes pour un sien ami de collège qu'il avait perdu de vue, mais qu'il avait raison de croire au mieux avec les célébrités de la littérature et du journalisme contemporains.

Le savant ne s'était point trompé. Son ancien condisciple frayait avec toute la gent littéraire de l'époque. Quelques jours de sa fréquentation suffirent pour nous mettre au courant des mœurs du monde artistique ; au bout de trois semaines, nous connaissions de vue toutes les célébrités grandes et petites, destinées à figurer dans le panthéon du dix-neuvième siècle.

Quelle physionomie bizarre et quel drôle de corps que cet ami du savant de ma province !

Guichardet, puisqu'il faut l'appeler par son nom, était tombé à Paris, vers 1830, en pleine lutte romantique, courbé sous le poids de couronnes universitaires, titulaire d'un grand prix

---

aux concours généraux, et véritablement doué d'aptitudes exceptionnelles.

En peu de temps, il devint le camarade, le commensal d'hommes tels que Balzac, Alfred de Vigny, Gérard de Nerval, Méry, les deux Musset, Gozlan, etc., etc. Il avait collaboré à une foule de recueils, revues et journaux, sans obtenir d'autres faveurs de la fortune que celle d'une réputation d'homme de grande intelligence, d'homme d'esprit et de bon goût.

Très apprécié des siens, c'était une individualité dans son cénacle ; mais, soit orgueil ou indifférence, il ne chercha jamais à s'imposer au public par une œuvre élaborée.

Doué d'un esprit critique très fin et riche de sujets et d'idées, il les distribuait à tous avec une prodigalité telle qu'il ne lui en restait plus pour son usage. Comme tous les prodiges, aux jours difficiles, il se trouva dépourvu.

Nous esquisserions volontiers, comme un hommage posthume rendu à sa mémoire, les traits de ce type, qui fut si intimement mêlé aux luttes épiques entre classiques et romantiques, mais ce serait ici un hors-d'œuvre.

Charles Monselet qui le connut et le fréquenta, a tracé de lui, lors de sa mort, dans cette gamme sobre et fine qui est sa manière, un portrait ressemblant et fort sympathique.

Mais cela n'a qu'un rapport indirect avec l'épisode de notre jeunesse.

C'était au milieu de l'été, aux jours torrides de juillet, au retour d'une promenade au bois de Boulogne. Guichardet et moi entrâmes dans un de ces restaurants demi-champêtres qui bordaient alors les approches de l'arc de triomphe.

Pendant que la longue file de cavaliers, de citures et de piétons, remontaient au milieu d'un nuage de poussière, l'ave-

nue en ce moment illuminée par les irradiations du soleil couchant, Guichardet et moi, causions, les coudes sur la table et les idées au vent.

Le retentissement causé par les représentations de "La Dame aux Camélias" augmentait à chacune des tentatives du même genre renouvelées par de jeunes auteurs.

Curieux et fervent comme tout néophyte, certains mystères m'attiraient ; et celui qui, jusqu'alors, avait couvert la vie et le nom de l'héroïne de la pièce de Dumas, excitait chez nous un vif intérêt.

—Voyons, M. Guichardet, vous, qui connaissez tous les racontars, les anecdotes et les bruits des ruelles de Paris, il est impossible que vous ignoriez l'histoire de l'héroïne du drame de Dumas fils.

—Ah ! Ah ! jeune homme ! s'exclama-t-il, cela tombe à propos. Etes-vous discret ?

—Comme la tombe !

—J'ai précisément sur moi les épreuves d'un ouvrage qu'un de mes amis se propose de publier prochainement. Il me les a confiées pour que je les examine et lui donne mon avis.

—Cela a-t-il quelque rapport ?...

—Chut !

Il plaça son index sur sa bouche ;

Et, le brave Guichardet, tirant un mince rouleau de sa poche, le déplia avec une lenteur calculée ; puis, m'ayant une seconde fois recommandé le silence, il commença ainsi sa lecture :

" MARIE DUPLESSIS "

" Un de ces anniversaires qui se multiplient à mesure qu'on avance dans la vie m'appelait dernièrement au cimetière Montmartre.—*Trahit suus quemque luctus.*

“ Avant de quitter cette nécropole, jadis feuillue, accidentée, plus pittoresque peut-être, mais moins respectée, aujourd’hui nivelée, alignée et tenue comme une ville de vivants, j’étais entré dans le bureau de l’administration du cimetière avec l’intention que voici.

“ Entre autres détails que le major Fraser m’avait racontés sur l’invasion de Paris par les armées du Nord, il m’avait parlé de deux jeunes Prussiens, officiers au même régiment, tués à Montmartre en mars 1814, et dont l’un avait été atteint à la tête par un boulet de canon. Par privilège de naissance, les corps de ces gentilshommes avaient été séparés du monceau de cadavres inhumés au pied de la butte. Des sépultures distinctes avaient été choisies pour eux, et le major Fraser me récitait le pantamètre latin inscrit sur l’une des deux tombes que j’avais souvent projeté de visiter.

“ Or la place que m’avait désignée le major avait été complètement bouleversée. Pas moyen de rien retrouver sans l’aide d’un cicérone. Dès mes premières questions, l’employé à qui je m’adressai appela, pour m’aider dans cette recherche, un personnage d’environ cinquante-cinq ans qui m’aborda avec cette cordialité engageante qui est propre à tous les gens chargés de besognes tristes ou funèbres.

“ Vous ne pouviez mieux tomber, me dit-il ; nous sommes, de père en fils, dans le cimetière depuis plus de quatre-vingts ans, et je vais vous montrer vos deux Prussiens ; marchons.

“ En marchant, mon homme me raconta que son père avait enterré Louis XVI, qu’à la Restauration il l’avait retrouvé, déterré et placé dans le monument expiatoire, après lui avoir détaché du doigt son anneau royal.—Nous voici au premier Prussien.

“ Là, je vis une pierre simple, bien entretenue, ombragée par

quatre cyprès symétriquement plantés, et décorée de cette inscription :

### ICI REPOSE

CHARLES GUILLAUME, COMTE DE SOLMS ET TECKLEMBOURG

Officier au 1er régiment des gardes de S. M. le roi de Prusse,

Chevalier de la Croix de Fer.

Né le 25 février 1789,

Décédé le 31 mars 1814.

“C’était un beau garçon de vingt-cinq ans, dit mon conducteur. Après ça, quand je dis beau garçon, je n’en sais rien, il avait la tête emportée par un boulet. C’est mon père qui l’a enterré. J’étais là, j’avais quatre ans. A cet âge-là ça frappe. C’est moi qui l’ai exhumé pour le changer de place. Je l’ai retrouvé, le pauvre jeune homme, sans sa tête, mais avec ses bottes bien conservées; ses éperons et sa croix. A présent venez voir l’autre ; il est plus loin. Celui-là c’est un baron ; nous y sommes.”

Là, je lus cette autre inscription, moins laconique et plus douloureuse que la première :

### AUX MANES D’UN FILS UNIQUE

CHARLES-RODOLPHE DE KIRCH BURGER, BARON DE MONT,

Chevalier de la Croix de Fer

Officier au 1er régiment des gardes prussiennes, illustré par sa valeureuse mort sur le champ de bataille, sous les murs de Paris, le 31 mars 1814, âgé de 20 ans.

*Vivitur ingenio, cætera mortis erunt.*

“Ils ne sont pas abandonnés, leurs familles viennent de Prusse pour les voir,” s’écria mon homme qui, dans tous ses

discours, supprimait les tombes, pierres, sépultures. Il ne m'avait pas dit : Voici la première tombe que vous cherchez, mais bien : Voici votre premier et ensuite votre second Prussien.

“Maintenant, ajouta-t-il, je vais vous montrer une jolie femme.”

Familiarisé avec sa méthode abrégative, et ne croyant pas à l'apparition d'une personne vivante, je m'approchai avec lui d'un monument de bonne apparence.

“C'est la Dame aux Camélias. Je ne vous ai pas trompé. Voilà une belle créature ! il est vrai qu'elle est morte, mais ça parle toujours à l'idée.”

“La réflexion de cet homme et l'espèce d'orgueil qu'à son tour il semble éprouver à être le gardien de cette célèbre galante reportèrent mes souvenirs vers la jolie Marie Duplessis, devenue la Dame aux Camélias, traduite en traviata, et se survivant par l'amour d'un poète et le génie d'un musicien.

“Si le roman de *la Dame aux Camélias* était à faire, je le diviserais en trois parties :

1o Les pommes de terre frites ;

2o Les camélias ;

3o La phthisie.

“Je gravissais un soir les premières marches du pont Neuf dont on a depuis si artistement raclé l'échine. Une graisse turbulente chantait dans la poêle d'un friturier, et devant ce grésil harmonieux se tenait ébahie, et comme alléchée par le spectacle d'une félicité suprême, une jeune fille jolie, délicate et malpropre comme un calimaçon mal tenu.

“Elle grignotait une pomme verte qu'elle semblait mépriser.

La pomme de terre frite était son rêve. Je lui en offris un gros cornet.

“ Cet acte de magnificence, imposant comme la foudre, la fit rougir ; mais, revenue de son éblouissement, elle n’attendit pas et fit si gloutonnement le va-et-vient du cornet à sa bouche, qu’elle semblait avoir engraisé en trois minutes.

“ Comme je n’avais rien à lui dire, je prévoyais qu’elle n’aurait rien à me répondre, et je lui tournai le dos en jetant au hasard ce mot : A demain.

“ Je n’y pensais plus le lendemain matin ; mais il ne fallait pas être un Parisien bien perspicace pour porter un diagnostic sur cette enfant.

“ Il existait alors, entre autres jardins disparus aujourd’hui, un jardin qu’on appelait Ranelagh. J’y allais comme tant d’autres.

“ Un soir, je me sens frapper sur l’épaule par un grand jeune homme frais comme une rose, blond et bouclé comme un Cupidon, le duc de... porteur d’un grand nom, d’un nom souvent illustre, jamais insignifiant ; il avait accroché à son bras une charmante personne, élégamment habillée, qui n’était autre que ma gourmande du pont Neuf, et qu’il exhibait avec le contentement d’un inventeur. C’étais dès lors Marie Duplessis, qui, après avoir fréquenté de vilains endroits et de vilaines gens, était tombée enfin entre les mains d’un homme qui avait entrepris de la relever.

“ On ne vit pas de réhabilitation ; au bout du bras d’un gentilhomme il n’y a souvent qu’une main loyale mais vide. Marie Duplessis commença résolument une vie torrentueuse.

“ Elle était phthisique. Moitié hygiène, moitié calcul, elle courait les eaux d’Allemagne, quand elle y rencontra le comte de S..., diplomate russe, vieillard de quatre-vingt-quatre ans, qui avait coopéré à la rédaction du traité de paix de Tilsitt.

Affligé de la mort d'une fille qui avait succombé à une maladie de poitrine, le comte de S... fut frappé de la ressemblance de Marie avec sa fille. Le joli visage, les yeux de velours, l'élégance de la taille, les petits pieds et les petites mains, la phthisie, il retrouvait tout dans cette doublure qu'il allait charger du rôle laissé par une enfant chérie,—la consolation de ses derniers jours. Il calculait qu'elle aurait assez de poumons pour lui survivre.

“Revenue à Paris dans cette condition de portrait de famille, Marie s'y fit encadrer dans le plus grand luxe et s'installa boulevard de la Madeleine, dans l'appartement où elle devait mourir.

“Mais l'affection toute paternelle du comte lui laissait beaucoup de liberté, et ses distractions furent nombreuses. Ce furent des jeunes gens à la mode, un baron tristement célèbre, l'illustre pianiste L..., qui fut généreux comme un prince russe en passage, un maquignon qui donna une magnifique paire de chevaux, un poète qui apporta son jeune enthousiasme et la renommée,—la phthisie marchait.

“Marie Duplessis était remarquablement jolie, grande, médiocrement faite, ignorante, sans esprit, mais riche d'instincts. Ex-paysanne normande, elle s'était composée une généalogie nobiliaire, et, de son autorité, rapprochait d'un nom historique son nom légèrement modifié.

“Elle mentait volontiers et disait : “ Le mensonge blanchit les dents.”

“Ce n'était donc pas la femme idéale qu'ont faite la mort, le temps et l'imagination d'un romancier. Mais elle a marqué dans l'histoire de la beauté.

“Quand l'implacable phthisie faisait ses dernières sommations, elle voulut encore une fois aller au spectacle, et se fit conduire au Palais-Royal, où se donnait la première représentation des

*Pommes de terre malades.* Telle était sa faiblesse, que deux grands laquais galonnés la portèrent jusqu'à sa loge ; ce fut sa dernière sortie, son dernier plaisir.

“ Le comte de S... était absent ; il revint en toute hâte et trouva Marie entourée de l'appareil, des soins, des alarmes qui annoncent une mort prochaine. Une amie dévouée, qui ne l'avait pas quittée, vit arriver sur les lèvres le dernier souffle, et voulut l'ensevelir.

“ Ce fut une nouvelle merveille que la beauté de cette jeune fille morte. La tendresse coquette, le goût touchant de l'amie, l'avaient si bien parée ! Sa tête était entourée de point d'Alençon ; ses mains rapprochées tenaient un bouquet de camélias, sa fleur favorite, au milieu duquel se dressait avec indulgence un crucifix, car la mourante avait reçu les derniers sacrements.

“ Son cercueil était rempli de camélias, et, pendant la première année qui suivit la mort, celles qui avaient envié le luxe et les succès de la pauvre phthisique mirent à la mode d'aller en pèlerinage au cimetière, et d'y porter des bouquets de camélias.

“ Le poète de Marie était absent quand elle mourut. Quatre mois après, en février 1847, il revenait ; et, apprenant que deux hommes seulement avaient, au mépris de tout préjugé, suivi le convoi de la Dame aux Camélias, il terminait ainsi l'attendrissante pièce de vers que lui inspira le souvenir d'un amour de jeune homme :

Eh bien ! soyez bénis, vous deux, qui, tête nues,  
Méprisant les conseils de ce monde insolent,  
Avez jusques au bout, de la femme connue,  
En vous donnant la main, mené le convoi blanc.

Vous qui l'avez aimée et qui l'avez suivie,  
Qui n'êtes pas de ceux qui, duc, marquis ou lord,  
Se faisant un orgueil d'entretenir sa vie,  
N'ont pas compris l'honneur d'accompagner sa mort.

“ Ces dernières fleurs jetées sur la tombe de la défunte, le poète lui donna aussi l'aurole du théâtre ; elle y revit et meurt dans l'action d'un drame émouvant (1) ou dans les harmonies d'une partition passionnée. (2) ”

La lecture achevée, je demeurai stupéfait, muet de surprise et de contentement.

—Motus ! dit Guichardet, jusqu'à la publication du volume ?

—Soyez sans crainte.

Au fil de la conversation qui suivit cette confidence, nous discutâmes les idées, les principes et les tendances dramatiques de Dumas fils : et Guichardet, avec qui nous nous accordions d'ailleurs, promit de nous communiquer quelque jour le plan d'une pièce que nous ferions en collaboration, devant attaquer et combattre les trop faciles doctrines de Dumas fils.

On se sépara sur cet engagement.

Nous avons vainement attendu pendant plusieurs années le plan en question. Seulement, chaque fois que le hasard nous faisait nous rencontrer :

—Eh bien ! et le plan ?

—J'y travaille, répondait mon compatriote. Et il levait les yeux au ciel, comme pour le prendre à témoin de la sincérité de son assertion.

Il eût sans doute tenu sa promesse, sans la mort qui vint le surprendre, nous ne saurions trop dire ni à quelle scène ni à quel acte.

Mais, par exemple, quelques années plus tard, parcourant, à l'étranger, un ouvrage récemment paru, nous y lûmes en son entier, le chapitre dont le brave Guichardet avait cru devoir me confier la primeur, sous la tonnelle du restaurant de l'avenue du bois de Boulogne.

A. ACHINTRE.

---

(1) LA DAME AUX CAMÉLIAS, comédie en 5 actes, par Alex. Dumas, fils.

(2) LA TRAVIATA, grand opéra, de Verdi.

## AUGUSTE ACHINTRE

C'est avec un grand serrement de cœur que nous avons appris la mort de notre fidèle ami et notre ancien collaborateur, M. Auguste Achintre, décédé à Montréal, hier soir, à huit heures et quart, emporté par une longue maladie diabétique qui le minait depuis plus de dix ans.

C'est une encyclopédie qui s'en va, nous disait un des admirateurs de cet homme de lettres, en apprenant qu'il n'y avait plus d'espoir. Achintre était bien en effet une encyclopédie vivante. Il avait étudié toutes les sciences, il avait lu les traités les plus abstraits, il connaissait tout : philosophie, histoire, littérature, histoire naturelle, physique, chimie, beaux-arts ; il n'y avait que l'algèbre et l'arithmétique qu'Achintre n'avait jamais pu maîtriser. Son bon cœur lui ayant tenu la main toujours ouverte, il ne sut jamais compter, n'ayant jamais eu que des amis.

Achintre était un personnage d'un commerce des plus agréables. Tous les hommes d'esprit se délectaient dans sa société, car on acquérait toujours quelque chose à fréquenter ce brillant causeur qui, avec sa verve méridionale, sa diction d'ancien premier prix du Conservatoire de Paris, ses connaissances multiples, vous empoignait son auditoire en lui communiquant le feu sacré qui paraissait le dévorer.

L'existence d'Achintre fut très accidentée, et sans la maladie qui lui enleva dans les dix dernières années de sa vie, l'énergie qu'il avait montrée au début de sa carrière, Achintre aurait pu jouer un rôle plus actif et plus en accord avec ses talents.

M. Achintre était admirablement doué, mais entre toutes ses qualités la dominante était le TACT. Quand Achintre rédigea le *Pays*, il avait à plaire aux vieilles barbes de 1848, aux coryphées de l'Institut, en rupture de ban religieux, enfin à l'école la plus avancée du Canada. Achintre rédigea le *Pays* avec talent, avec dignité, avec conviction, croyons-nous, mais

jamais il ne céda aux instances de ses patrons, et lui, le bouillant méridional, il n'écrivit jamais une ligne contenant une injure ou une personnalité à l'adresse de ses adversaires politiques.

Plus tard, Achintre rédigea d'une façon magistrale l'*Opinion Publique*, le véritable journal des familles. Ses éditoriaux, ses chroniques, ses causeries familières étaient de véritables modèles de style, de grâce et de bon goût dans lesquelles il donnait délicatement des conseils aux grands ou vulgarisait pour les jeunes, les dernières découvertes scientifiques. Sa conduite dans le fauteuil de rédacteur en chef de ce journal plutôt conservateur, fut aussi correcte quant aux principes, à la morale, à l'enseignement religieux, que ses articles politiques s'adressant à l'école libérale l'étaient au *Pays*.

On croirait, par ce que nous venons d'écrire, qu'Achintre passait indifféremment d'un camp dans un autre. C'est le contraire qui est la vérité. La plume d'Achintre n'était pas vénale. Mais il était naturellement bon et aimait à dire du bien et à faire plaisir à autant de monde que possible et à en désobliger le moins possible.

Les emportements de ce bon Achintre étaient légendaires. Plus âgé d'une quinzaine d'années que la plupart de ses copains de la tribune, de la presse et des gens de lettres qui vivaient avec lui, il prenait volontiers des airs paternels avec eux, et donnait des avis, des conseils toujours marqués au bon coin, mais si le jeune au lieu d'obtempérer *illico* repliquait irrévérencieusement, oh ! alors : *mes enfants !* comme il disait, gare la bombe.

L'ancien élève de Samson apparaissait alors dans toute sa beauté. Il ne fallait pas gratter Achintre bien fort, pour que le méridional ne se réveillât. L'ancien premier prix du Conservatoire nous tenait sous le charme de son éloquence, chaude, vibrante, passionnée et si après ses brillantes philippiques nous n'étions pas convaincus, nous restions tout de même sous le charme de sa diction pure et correcte.

Achintre adorait les enfants. Il était le commensal désiré de plusieurs de ses amis, pères de famille, et il était heureux de se faire tout petit, tout petit pour causer avec les enfants, être témoin de leurs jeux, jouir de leurs réparties, de leurs étonnements naïfs et de leurs joies pures. C'est là qu'il apparaissait dans toute sa bonté, donnant des *leçons de choses* mises à la portée des intelligences de ses jeunes interlocuteurs.

Monsieur Achintre, comme nous venons de le dire, respectait toutes les convictions de ses amis. Habitant un pays catholique, quoiqu'il ne parut pas pratiquer ostensiblement, il respecta toujours les croyances religieuses de ceux qui l'entouraient. Personne plus qu'Achintre ne pratiqua la charité chrétienne dans toute sa pureté—" Ne jamais faire aux autres ce qu'on ne voudrait pas qui nous fût fait à nous-même." Aussi Dieu le récompensa-t-il sur son lit de douleur. Un des prêtres les plus distingués de cette admirable maison de Saint-Sulpice, qu'Achintre respectait profondément, et dont il aimait à vanter l'œuvre civilisatrice en Canada, monsieur l'abbé Sorin, entreprit de réchauffer la religion attiédie de notre ami. Le travail fut facile. M. l'abbé Sorin lui fit trois visites, puis attendit. Achintre fit prier lui-même M. Sorin de lui faire une quatrième visite et là, il se confessa, communia et reçut l'Extrême-Onction. Dans les quatre jours qui suivirent ce grand événement, Achintre exprimait à ses amis la joie et le contentement qu'il éprouvait d'avoir fait sa paix avec l'Eglise. Il disait à l'honorable M. Chapleau qui alla lui serrer la main, mercredi dernier, quelques heures après avoir reçu les derniers sacrements : " Ah ! je suis bien heureux, maintenant ! la mort peut venir : elle ne me surprendra plus. Elle m'apportera la délivrance."

Ceux qui l'ont connu tiendront sans doute à aller dire sur sa tombe : " Qu'il repose en paix !"

21 juin 1886.

G. D.

## LA FAUTE DE GERMAINE

(*Suite.*)

### VIII

Et descendant à mon bras les marches usées du vieil escalier de pierre à demi caché sous l'herbe et la mousse, elle monta dans sa voiture, qui attendait devant la porte, entourée des bonnes gens d'alentour qui désiraient les uns la saluer, les autres réclamer quelque secours. Elle eut un mot bienveillant pour chacun, un sourire ou une aumône, tandis que je prenais place à ses côtés. Debout sous le porche se dessinait la haute taille de M. de Renzais, qui se tenait là, attendant notre départ, la tête nue, grand et droit, la main de sa fille dans la sienne. Je fus frappée de son air simple et digne, de l'expression grave et douce de son visage, tandis qu'il nous adressait un dernier salut, comme nous nous éloignions. L'enfant toute vêtue de blanc, avec ses cheveux blonds tombant dénoués sur ses épaules et ses yeux bleus rieurs, faisait ressortir encore la mâle figure de son père.

La matinée était belle. Le chaud soleil de juillet, dans toute sa force à cette heure, éclairait en plein un radieux paysage.—Sur le ciel d'un bleu vif se détachaient le clocher de l'église et un peu plus loin la croix d'or qui surmontait la maison des sœurs ; devant les ports, en habits du dimanche, les enfants étaient assis, joyeux, les grands gardant les petits. Pas une croisée qui ne fût ouverte et sur toutes, quelques vases de fleurs ; à chaque chaumière, sa guirlande de roses grimpanes, de chèvrefeuille ou de glycine ; et dans les cours, les jardins, cet air de propreté qui appartient au dimanche. Puis au delà du village, les larges champs tout dorés qui attendaient la moisson, les grands carrés de vigne qui commençaient à mûrir et, plus loin, au fond de l'horizon, comme une verte ceinture, les bois qui s'appuyaient au coteau.

L'air pur, ces rayons, ces parfums, cette nature joyeuse, m'envoyèrent au cœur comme une bouffée de jeune espérance. Il me sembla tout à coup que ma vie n'était pas finie encore, que l'avenir me gardait l'inconnu. Un bonheur vague, mystérieux, sans nom, sans cause, se répandit en moi me réconciliant avec ma destinée, me rendant le goût de l'existence.

—Déjà ! m'écriai-je, quand la voiture s'arrêta devant le perron du château, cessant de bercer mes rêves.

—Il est midi, dit ma tante, et nous allons déjeuner de suite, car je m'attends à voir arriver nos amis de bonne heure.

—Ah ! c'est vrai, répondis-je, ils vont venir. Figurez-vous que j'avais tout à fait oublié l'existence de M. de Renzais ; absent depuis si longtemps, c'est presque un étranger pour moi. Mais je me souviens cependant que, dans mon enfance, il me causait une certaine terreur. Cela vient sans doute de son extérieur froid et de ses manières graves. Ne lui trouvez-vous pas, ma tante, l'air un peu effrayant ?

—Non certes, dit en riant Mme de Lermont, et lorsque vous le connaîtrez mieux, vous découvrirez en lui, j'en suis sûre, des qualités réelles qui vous inspireront comme à moi une véritable confiance. Mais, en effet, jusqu'ici vous n'avez pu les apprécier beaucoup. Agé d'une quinzaine d'années de plus que vous, attristé par le malheur qu'il a eu de perdre sa femme au bout de quelques mois de mariage, forcé de s'expatrier à cause de la santé de son unique enfant, il n'a pu vous laisser qu'un bien imparfait souvenir, et pourtant c'est, vous le verrez, un ami sûr et dévoué qui nous revient. Que de fois n'ai-je pas pensé que j'aurais voulu, sous bien des rapports, qu'Albert lui eût ressemblé ! . . .

## IX

Deux heures achevaient de sonner à l'horloge quand la voiture de M. de Renzais apparut au bout de l'avenue. Nous

étions installées au jardin, à l'ombre d'un grand cèdre, sous les énormes branches duquel un large banc, une table et des sièges de tous genres semblaient inviter à se réunir. C'était un lieu charmant: d'un côté, la pelouse inondée de lumière et de soleil avec ses corbeilles variées, qui semblent d'immenses bouquets; de l'autre, les sombres allées du parc, traçant leurs longues lignes droites qui semblent enfermer un bout de l'horizon.

Le comte, qui s'était empressé de mettre pied à terre, vint nous rejoindre, suivi de Berthe.

—Comme tout a prospéré ici, dit-il, en promenant ses regards autour de lui. Vos ombrages et vos gazons, madame, ne m'ont jamais paru si beau. Voilà ce que c'est que de rester fidèle à son foyer. La vie des champs rend beaucoup à ceux qui lui donnent. Mais quand un voyageur, absent depuis des années, rentre, comme moi, tout à coup sous son toit déserté, je vous assure qu'il le retrouve singulièrement désolé. Je me sens presque un étranger à ma table et au coin de mon feu. C'est tout juste s'il y a moyen d'ouvrir les fenêtres envahies par le lierre et la glycine, et c'est à grand'peine que l'on se fraye un passage par nos chemins encombrés d'herbes de toute sorte. J'avais défendu que l'on touche à rien pendant que je n'étais pas là, et mes braves serviteurs ont poussé le respect de mes ordres à l'extrême.

—Il me semble que ce doit être charmant, dis-je.

—Vous croyez, mademoiselle?... Charmant, mais fort triste. On dirait vraiment le palais de la Belle au bois dormant.

—Je voudrais bien le voir pendant qu'il est encore enchanté, m'écriai-je.

—Eh bien, venez-y et il ne sera plus triste, mais seulement charmant.

—Vous voyez qu'il faut renoncer à cette vie errante, reprit ma tante. Elle n'a plus de motif, d'ailleurs, puisque Berthe va tout à fait bien ; je lui trouve une mine parfaite.

—En effet, madame, la voilà tout à fait en bonne voie ; aussi désormais je ne bouge plus. Rester ici, m'y refaire un intérieur, voilà mon rêve.

Et il se tourna de mon côté, comme si ses paroles se fussent adressées à moi.

—Ne vous ennuierez-vous pas d'une vie si calme ? lui demandai-je pour y répondre.

—Non, certes, si elle n'est pas vide.

—Elle ne le sera pas, dit ma tante, avec des devoirs et des affections.

—Ah ! oui, fit-il avec un soupir, des affections !

Il y eut un moment de silence ; il nous eût paru indiscret, je crois, à toutes deux, de le rappeler au présent, tandis qu'il semblait remonter ses souvenirs. Ce fut Berthe qui prit la parole, et, comme si elle eût répondu à ses pensées non exprimées :

—Cher papa, dit-elle en se rapprochant de lui, nous viendrons ici souvent, n'est-ce pas ?

—Oui, mon enfant, le plus souvent possible. Puis, posant sa main sur la tête blonde : Une affection, un devoir, je les ai là, et pourtant cela ne me suffit pas. Je me le reproche quelquefois...

—Le cœur n'est pas maître de ne pas souffrir, répliqua doucement ma tante. Tout ce qu'il peut faire est de se résigner. L'isolement est une cruelle chose.

—Voulez-vous venir vous promener avec moi, dis-je à la

petite Berthe, qui, sans comprendre, ouvrait ses grands yeux étonnés, et dont le visage prenait une expression attristée en voyant s'assombrir celui de son père.

—Oh ! bien volontiers, mademoiselle, s'écria-t-elle joyeusement en s'emparant de ma main ; et nous nous éloignâmes. Rien ne me fait de la peine comme de voir l'enfance privée de gaieté, et d'ailleurs il me semblait, à quelques regards échangés entre eux, que ma tante et M. de Renzais seraient bien aises de causer seuls.

J'entraînai donc Berthe assez avant dans le parc, et son aimable babillage, ainsi que mille pensées confuses qui venaient de naître en moi, me firent bientôt oublier que le temps s'écoulait rapidement et qu'il serait peut-être convenable d'aller rejoindre Mme de Lermont et son hôte. Je m'étais assise sur un banc de mousse, tandis que l'enfant courait à droite et à gauche, ramassant une foule de fleurs des bois qu'elle venait ensuite jeter sur mes genoux pour que je l'aidasse à en faire des bouquets et des couronnes. Ma main tressait machinalement ensemble les marguerites et les pervenches, mais mon esprit était ailleurs, bien loin. Je ne sais pourquoi je pensais aux paroles prononcées quelques instants auparavant par M. de Renzais, nous montrant sa fille, en disant : " Cela ne me suffit pas ;" et il me semblait comprendre ce qui lui manquait. La même souffrance que lui, celle de la solitude intérieure, est-ce que je ne l'éprouvais pas aussi ?

Tandis que je songeais ainsi, je vis tout à coup le comte debout devant moi, m'enveloppant d'un long regard.

—Il me semble que vous vous oubliez tout à fait, dit-il ; Mme de Lermont m'envoie vous chercher, et j'apporte un châle pour Berthe, ajouta-t-il, en jetant sur ses épaules et nouant autour de sa taille, avec une adresse toute maternelle, une légère écharpe de barège blanc. Il se fait tard ; il faut que je vous quitte, et je vous ai vue à peine.

—Prenez-vous-en, lui dis-je en lui montrant sa fille, à la petite fée que voilà. Elle m'a si bien captivée, que j'ai vraiment oublié l'heure.

—Je vais en être jaloux alors, répliqua-t-il, tandis qu'il caressait le joli visage animé qui se tournait vers lui. Cependant je dois vous remercier, car il me semble que la promenade et le plaisir lui ont fait grand bien. Voyez quelles belles couleurs !

Il faudra me la confier souvent, répondis-je. Voulez-vous Berthe ?

—Vous ne savez pas ce que je voudrais, répondit-elle, je voudrais que vous soyez ma sœur.

—Une bien grande sœur, par exemple. Savez-vous, chère petite Berthe, que je pourrais plutôt être votre mère, dis-je un peu étourdi.

M. de Renzais était devenu excessivement pâle, et moi, par contre, fort rouge, je crois, dans la confusion de ma maladresse.

—Je veux emporter tous mes bouquets et toutes mes couronnes, dit la petite fille.

Je me baissai pour les ramasser, et le comte m'y aidant, nos visages se touchèrent presque, nos regards se confondirent. Je me sentais de plus en plus troublée, et m'en voulais de l'être.

—Allons, il faut retourner auprès de ma tante, dis-je.

Et, me levant, nous reprîmes le chemin du château. Je tenais la main de l'enfant dans la mienne. Elle donnait l'autre à son père et nous marchions ainsi tous trois le long des vertes allées.

—Je compte sur vous pour dîner demain, dit Mme de Lermont quand le comte s'inclina devant elle en prenant congé.

## X

—Germaine, me dit ma tante quand ils furent partis, j'ai à vous parler sérieusement. Vous vous doutez peut-être de ce que je dois vous dire ?

—Nullement.

—Eh bien, sachez, ma chère enfant, que c'est pour vous et pour vous seule que M. de Renzais est revenu.

—Pour moi !

—Ses sentiments datent de loin. Il me les a confiés il y a plus de trois ans, ne sachant pas alors que vous étiez la fiancée d'Albert. En l'apprenant, sa douleur fut grande, car son espoir le plus cher avait été de vous voir devenir sa femme. Je ne crus pas devoir vous en parler alors, n'imaginant pas que vous auriez pu consentir à rompre ce solennel engagement... vous supposant heureuse de la décision prise. Lui, de son côté, ne chercha pas à l'ébranler. Il s'inclina devant cette chose résolue et promise comme devant un fait accompli et prit le parti de s'éloigner dans l'espoir de vous oublier.

—Comment, m'écriai-je, ce fut à cause de moi !

—Sa surprise fut grande en apprenant, il y a deux ans, la rupture de votre mariage. Il m'écrivit pour en savoir la cause, et je me hâtai de lui dire qu'elle venait entièrement de vous, car je n'aurais pas voulu qu'il pût supposer un instant qu'Albert vous eût dédaignée.

—Comment, ma tante, vous lui avez laissé savoir... ?

—Toute la vérité, mon enfant. Aussi bien, cela était mon devoir, puisqu'il vous aimait toujours, que d'agir avec une entière franchise envers lui. Je n'ai donc pas cru qu'il me fût permis de lui laisser ignorer que vous m'aviez donné pour motif de votre résolution le sentiment que vous éprouviez pour

un autre. Je lui dis en même temps que je n'en savais pas davantage et n'avais jamais découvert qu'il était l'objet de cette affection. Je crains même, ai-je ajouté en terminant ma lettre, que la pauvre enfant n'ait éprouvé quelque déception de ce côté, car elle m'a paru fort triste depuis lors, et enfin aucune démarche n'a été faite auprès de moi.

— C'est navrant, me répondit-il, et pour moi, c'est la perdre une seconde fois. Lorsque je la savais promise à votre fils, je me soumettais, quel que fût mon amour pour elle, à ce qui me semblait être la volonté divine. Mais savoir que, tandis que j'avais enseveli dans un respectueux silence mes sentiments, mes regrets, un autre assez hardi pour parler est arrivé jusqu'à son cœur et nous l'a prise à tous, prise sans la rendre heureuse... voilà ce qui est douloureux... Mais qu'avez-vous, Germaine ?

— Rien, ma tante, rien. Seulement il m'est fort pénible de penser que M. de Renzais soit aussi bien instruit de choses aussi intimes et qui me concernent d'une manière aussi personnelle.

— Oui, sans doute, mais pouvais-je, ma chère enfant, lui dissimuler tout cela, puisqu'il vous aime toujours, puisqu'il me demande la permission de vous le dire et qu'il me supplie de lui accorder votre main en l'autorisant à la solliciter lui-même ? J'ai pensé qu'avant de lui laisser faire cette démarche qui l'engagera vis-à-vis de vous, il fallait absolument qu'il connût toute la situation. Sa franchise à mon égard commandait la mienne.

— Oui, c'est vrai, ma bonne tante, vous avez eu raison, et qui sait d'ailleurs si cette terrible confidence n'aura pas changé les idées de M. de Renzais et ne l'aura pas déterminé à renoncer à moi ?

— Je ne le crois pas. Il vous plaint en pensant que vous avez éprouvé quelque déception et il me paraît fort résolu à

faire tous ses efforts pour conquérir votre cœur, s'il est devenu libre. J'ai cru devoir vous avertir de tout cela, afin que vous vous interrogiez vous-même et aussi pour que vous observiez le comte plus attentivement que vous ne l'auriez fait sans cela.

—Et vous, ma tante, qu'en pensez-vous ?

—Je pense, Germaine, que je serais heureuse de vous confier à lui. C'est un homme d'honneur, et, ce qui n'est pas à dédaigner, un homme qui vous aime sincèrement. Je vieillis, ma chère enfant ; je puis vous manquer plus tôt que je ne le voudrais. Que deviendriez-vous toute seule ici ? Puis, enfin, je persiste à le croire, le mariage est la destinée des femmes. Enchanteur, lorsque c'est l'amour qui le forme, il a ses douceurs et ses joies, alors même qu'il ne se fonde que sur une estime réciproque et un mutuel bon vouloir. Un intérieur, des enfants, des devoirs réels, une tâche positive : voilà des satisfactions qui sont à la portée de presque toutes les femmes. Mais je veux espérer que vous aurez des joies meilleures encore, et que la tendresse passionnée qu'a M. de Renzais pour vous ne sera pas sans éveiller un écho dans votre propre cœur.

Mes larmes coulaient en silence, goutte à goutte. Les paroles de Mme de Lermont me rappelaient ces joies que je m'étais promis de trouver dans mon union avec Albert.

—Mais enfin, lui dis-je, ce n'est pas, je pense, tout de suite qu'il va demander ma main, Je le connais à peine et je ne l'ai jamais considéré à ce point de vue.

—Soyez tranquille, il a trop de délicatesse pour cela. Il demande seulement la permission de vous voir, la possibilité de se faire aimer. Voilà deux ans qu'Albert est marié, et, pendant ces deux ans, M. de Renzais a attendu sans parler, sans revenir, pensant comme moi qu'un autre, celui que vous aviez choisi, allait se présenter.

—Il ne se présentera pas, dis-je, et je m'enfuis, craignant de

trahir mon secret, de ne pouvoir résister à la tentation de tout avouer à ma tante.

Je m'endormis tard ce soir-là, poursuivie bien avant dans la nuit par mes pensées. Je songeais à M. de Renzais, qui m'aimait à mon insu depuis longtemps déjà, je songeais à cet air sérieux qui me troublait autrefois et qui cachait un souci dont j'étais l'objet, une tristesse dont j'étais la cause. Je me souvins alors de certains regards, de certains accents, qui autrefois m'avaient singulièrement frappée. Je compris le véritable motif de sa froideur voulue à mon égard, de son départ, de son absence, où j'avais autant de part que la santé de Berthe. Et puis aussi je compris par quel mystérieux instinct je m'étais trouvée heureuse le matin même, au sortir de la messe, en le revoyant, heureuse de n'être plus seule, comme si je sentais une invisible tendresse planer sur moi. Mais à quoi bon tout cela, que devait-il supposer ? N'étais-je pas à jamais perdue dans son esprit ? Ah ! Je n'avais pas prévu tout cela, tandis que je répétais docilement les paroles dictées par Albert. Je ne m'étais pas rendu compte que c'était mon avenir que je compromettais, mon honneur peut-être que je pouvais faire soupçonner. Que m'eût importé d'ailleurs, alors même que j'eusse pressenti tout cela ! Est-ce que, dans ce désespoir immense, devant cette soudaine déception, je m'occupais de moi, j'imaginai un lendemain ? Tout n'avait-il pas disparu à mes yeux devant cet unique soin !

Obéir à celui que j'aimais, obéir en brisant ma vie comme il avait brisé mon cœur...

## XI

—Qu'en dites-vous, Germaine, demanda Mme de Lermont quelques jours plus tard, le temps est singulièrement beau aujourd'hui et je me sens assez vaillante. Ne serait-ce pas le cas d'en profiter pour aller rendre visite à M. de Renzais, qui, plusieurs fois déjà, nous a rappelé que nous le lui avions promis. Cela vous sourit-il ?

—Beaucoup, ma tante, d'autant mieux que, si nous tardons trop, toute la sauvagerie du lieu aura disparu sous la main des jardiniers.

—Eh bien, alors, faites commander que l'on attelle et conduisez-moi vous-même, s'il vous plaît, dans votre panier avec les poneys. Ce sera plus gai, et si le chemin n'est pas des meilleurs, cette légère voiture s'en tirera plus facilement.

Le chemin n'était pas trop bon, en effet. Il fallut souvent nous courber entièrement pour passer sous les branches qui s'entre-croisaient sur nos têtes et, çà et là, nous fouettaient le visage, en nous inondant d'une pluie de feuilles : à droite et à gauche, les grands genêts en fleur et les hautes fougères nous laissaient à peine un étroit passage, tandis que les chevaux foulaient sans bruit le sol couvert de mousse. Il est vrai qu'au lieu d'avoir pris la grande route, bonne, mais banale, nous avions préféré la traverse et les bois qui relient l'une à l'autre la propriété de ma tante et celle de notre voisin. Au sortir d'une clairière, nous nous trouvâmes brusquement en face de lui, débouchant à cheval d'une allée solitaire, suivi de ses terriers.

—Vous, ici ! s'écria-t-il, d'un air à la fois surpris et ravi.

—Et allant chez vous, dit ma tante. Mais je crois que nous sommes un peu perdues, grâce à Germaine.

—Point du tout, nous voilà à deux pas de la maison, je vais passer devant et vous servir de guide, car il n'y a en vérité pas de place pour marcher de front dans ce sentier. Mais que vous êtes bonnes toutes deux d'être venues.

Il nous devança, puis faisant prendre le pas à son cheval, nous précéda lentement. Nous suivions et je ne pus me défendre d'être frappée de la bonne mine qu'il avait dans son costume de chasse, le visage ombragé par son grand feutre noir. De temps en temps il se retournait pour nous indiquer un obstacle ou nous adresser une parole.

—Nous sommes arrivés, dit-il, au bout de quelques minutes, en étendant la main vers le vieux manoir, qui, au tournant d'une allée, se présenta tout à coup à nos regards. C'était une grande maison en brique rouge un peu basse, qui se cachait sous le lierre ; le perron ainsi que les larges croisées du premier étage étaient ornés de rampes anciennes merveilleusement ciselées ; les plantes grimpantes qui s'entrelaçaient à leurs découpures y ajoutaient de bizarres dessins et retombaient en longs festons sur le balcon. Dans cet encadrement de feuillage se détachait la figure de la petite Berthe qui nous regardait arriver. Elle accourut comme nous mettions pied à terre et s'empara de ma main, tandis que M. de Renzais offrait son bras à ma tante pour l'introduire au salon. Dans la belle et grande pièce un peu fanée déjà, on sentait qu'une femme avait passé un moment, puis disparu. Une main pieuse avait recueilli, sans oser y toucher, les souvenirs qu'elle avait laissés. Des objets qui n'avaient pu appartenir qu'à elle gardaient sur la table leur place respectée : un panier à ouvrage, une broderie commencée, un flacon vide de son parfum, un éventail entr'ouvert, et dans un coin la niche déserte du chien qui n'avait pas voulu survivre à sa maîtresse, avec les premiers jouets de l'enfant. A droite et à gauche de la cheminée, divers croquis suspendus et reproduisant tous le même visage doux et gracieux, témoignaient du soin qu'avait eu M. de Renzais de rassembler autour de lui tout ce qui pouvait lui rappeler celle qui n'était plus. Aimer les souvenirs, vivre avec eux, m'a toujours paru la marque d'une douleur qui, tout en se résignant, ne veut pas s'éteindre, et cette manière de sentir m'est bien plus sympathique que le triste effacement de tout ce qui reveille l'image du passé. Ma tante pensait de même et sut l'exprimer avec cet accent simplement affectueux qui lui appartient.

—Que vous avez raison de ne pas vouloir oublier, dit-elle. Ce serait perdre une seconde fois et plus cruellement encore. Et, d'ailleurs, le passé toujours présent n'exclut pas l'avenir...

—Merci, madame, répondit-il en serrant dans la sienne la main qu'elle lui tendait, et, puisqu'il en est ainsi, permettez-moi, ce que je ne saurais faire pour des indifférents, de vous faire visiter ma demeure.

—Ce sera pour moi l'objet d'un véritable intérêt, répliqua-t-elle en se levant aussitôt.

—Et pendant ce temps, Berthe, va faire préparer le goûter, dit le comte en se tournant vers sa fille,

Nous vîmes tout, depuis la charmante petite chapelle, dont l'autel est orné de fleurs toujours fraîches, jusqu'à la chambre vide et muette de la jeune femme morte. Les rideaux des fenêtres étaient à demi fermés, et en entrant, au sortir de la pleine lumière, on était d'abord ébloui par l'obscurité ; mais peu à peu les yeux s'accoutumaient à ce demi-jour et étaient charmés par l'aspect intime et recueilli de ce lieu. Il y avait au pied du grand lit un prie-Dieu. M. de Renzais hésita un moment, puis bravement il s'y agenouilla, et la tête dans sa main, y resta un moment en prière. Puis, se retournant vers nous :

—Pardon, dit-il, je n'entre jamais ici sans prier un moment pour elle, pour Berthe, pour moi-même, à cette place où il me semble voir encore la marque de ses genoux... C'est sa propre main, continua-t-il en se tournant vers la pendule enveloppé d'un crêpe noir, qui a arrêté l'aiguille à cette heure, le jour où, se sentant bien malade, elle a quitté ces lieux avec moi, pour aller chercher un peu de soleil dans le Midi. Elle présentait qu'elle ne reviendrait pas...

Je m'étais approchée de la cheminée pour y regarder une petite miniature qui représentait M. de Renzais. En ce moment ma figure se refléta dans la glace qui se trouvait au-dessus et je me retirai aussitôt, me rendant compte de la pénible impression que devait éprouver M. de Renzais, debout derrière moi, en voyant cette nouvelle image ainsi reproduite à cette place.

Il me comprit.

—Non, non, dit-il, restez là ; et, me prenant par la main, il m'y ramena en me forçant à me retourner de manière à ce que mon visage fût un moment encore empreint dans le miroir. Le sien s'y détacha en même temps et je vis, dans l'ombre, briller ses grands yeux noirs qu'une larme avait mouillés.

En redescendant au salon, nous trouvâmes Berthe qui nous attendait devant une table à thé, couverte de fruits et de gâteaux. Elle était très gentille dans son rôle de maîtresse de maison qu'elle remplissait avec une gravité comique, tandis que, avec une gaucherie pleine de grâce, elle nous faisait les honneurs de son mieux et s'empressait autour de nous avec ses tasses et ses assiettes. La jupe de sa robe blanche très courte avait l'air d'avoir été taillée dans un seul volant de broderie anglaise à grands jours ; une large ceinture d'un rose pâle se nouait derrière sa taille ; un ruban semblable attachait ses cheveux. Autour de son cou, une chaîne légère soutenait une infinité de petites médailles d'or et d'argent de toutes les dimensions imaginables, qui lui formaient un bizarre et touchant collier. Son père la regardait avec attendrissement.

—Comme c'est bon, disait-il, ce semblant d'intérieur !

Et moi, de mon côté, je pensais vaguement à des joies mystérieuses, auxquelles il me semblait avoir dit adieu pour toujours. Cette petite m'a décidément prise en affection.

—Quel dommage que vous ne puissiez rester toujours ici, s'écria-t-elle, en voyant avancer la voiture que l'on venait de faire atteler.

Nous nous embrassâmes tendrement et, prenant congé de M. de Renzais, nous regagnâmes, par la grande route cette fois, notre demeure, charmées, ma tante et moi, de l'agréable journée que nous avons passée là.

## XII

Le comte a pris, par degrés, l'habitude de venir presque chaque soir. Mme de Lermont encourage singulièrement ses visites, et moi je lui en suis reconnaissante, car je comprends bien quelle est l'intention qui anime ma chère tante. Puis, à part la reconnaissance pour elle, c'est un véritable plaisir que j'éprouve à voir M. de Renzais. Je sais qu'il m'aime. Je sens en lui un protecteur, un ami. Je me dis qu'un jour peut-être, s'il me demande ma main, je serai heureuse de la lui accorder. Mais la demandera-t-il ? Après ce que lui a dit Mme de Lermont, sans doute il hésite, il croit mes affections engagées. Puis voudra-t-il d'un cœur qui s'est déjà donné, qui peut-être n'est pas redevenu libre tout à fait ? Je crains que non et je le regretterais, car il me semble qu'il serait bon de s'appuyer sur son bras, qu'il y a chez lui tout ce qu'il faut pour aimer, conduire et garder celle à laquelle il donnera son nom. Jusqu'ici je n'avais jamais imaginé qu'il me fût possible de songer à un nouveau mariage, et maintenant voilà que mon esprit s'accoutume lentement à cette idée. Enfin nous verrons.

Ainsi on peut donc m'aimer ! Je croyais que je ne pouvais pas l'être, quand je me suis vue dédaignée par Albert.....

Heures délicieuses, que celles que je traverse en ce moment ! On dirait qu'un invisible bonheur plane sur ma tête, flotte autour de moi comme une caresse. Qui sait si le moment où on le pressent, ne vaut pas mieux encore que celui où on l'a, teint... L'espérance a des rayons que rien n'égale,—l'espérance c'est l'infini.....

—Vous m'y autorisez ? dit-il l'autre jour à ma tante, en achevant sa visite.

—Et je m'en réjouis, répondit-elle.

Ce soir ma tante a prétexté une migraine, et quand le comte est arrivé, à son heure ordinaire, elle m'a priée d'aller le recevoir pour elle. C'est singulier, elle n'avait pas l'air souffrante du tout. Je l'ai laissée dans sa chambre, prenant une tasse de tilleul, et je suis descendue au salon. Le cœur me battait un peu. Debout, devant la cheminée, où brillait le premier feu de l'automne, se tenait M. de Renzais.

—Puis-je rester un moment sans être importun ? dit-il.

—Mme de Lermont vous en prie, répondis-je. Ce n'est qu'à cette condition qu'elle ne descend pas.

Elle est toujours bonne, fit-il ; et il s'assit à la place qu'il avait coutume d'occuper, auprès de la grande table qui remplissait le milieu de la pièce. Je pris mon ouvrage comme à l'ordinaire, pendant qu'il feuilletait avec distraction les livres et les journaux qui se trouvaient à sa portée.

—Quoi de nouveau ? demandai-je. Et comme il ne répondait pas, je levai sur lui mon regard interrogateur sans quitter mon aiguille. Je m'aperçus alors que ses yeux étaient attachés sur mon visage, tandis que, le coude sur la table, il appuyait son front dans sa main et, sous la lampe, me contemplait en silence.

—Laissez là votre broderie, dit-il, en se rapprochant de moi, et causons sérieusement, voulez-vous ?

—Volontiers.

—Vous devez vous douter de ce que je veux vous dire...

—Peut-être.

—Et vous le permettez ?

Je répondis par un léger signe de tête.

—Mademoiselle, continua-t-il, je vous aime, et Mme de Ler-

mont m'a autorisé à vous exprimer mes sentiments ; je vous aime avec une tendresse profonde. Daignez-vous l'accepter, croyez-vous que vous pourrez y répondre, voulez-vous être ma femme ?

Je voulais parler. Le trouble, l'émotion, m'en empêchaient. Je ne pus que tourner vers lui mon visage baigné de larmes. Il se méprit sur leur cause.

—Ne pleurez pas, reprit-il, je sais que vous avez souffert dans le passé. Laissez-moi consacrer ma vie à vous faire oublier, un chagrin que je saurai toujours respecter.

—Ce chagrin n'est plus, lui dis-je, puisque j'ai votre affection

—Elle vous est donc de quelque prix !

Pour toute réponse, je lui tendis la main. Il la prit et la gardant dans les siennes :

—Je jure, dit-il, de vous rendre heureuse. Vous fiez-vous à moi ?

—Je me fie à vous, lui répondis-je avec fermeté. Mais vous, êtes-vous bien sûr d'avoir en moi une absolue confiance ?

Il garda le silence un moment, puis, se levant, se mit à parcourir le salon à grands pas, en proie évidemment à un trouble extrême. Enfin, se rapprochant de moi et hésitant un peu :

—La franchise est le fond de ma nature, dit-il, et je ne saurais vous dissimuler que Mme de Lermont a tenu à m'apprendre qu'en rompant votre mariage avec son fils, vous lui aviez parlé d'une autre affection qui occupait votre cœur. C'est cette pensée qui depuis plusieurs mois a retenu sur mes lèvres l'expression d'un amour que je craignais de voir repousser comme importun et qui datait de longues années. Cependant j'ai eu beau vous observer, et Dieu sait avec quel intérêt, avec quelle émotion je l'ai fait, je n'ai rien pu découvrir en vous qui m'ait éclairé sur la grave révélation que votre tante a cru me devoir

faire. C'est donc à vous que je m'adresse simplement, vous suppliant de me dire la vérité, afin qu'il n'y ait jamais d'arrière-pensée entre nous. Ma chère Germaine, à celui à qui vous voulez bien confier votre vie, à l'homme que vous daignez agréer pour mari, vous direz avec droiture et loyauté le nom de celui à qui, un moment, vous aviez donné votre cœur et qui a été assez insensé pour ne pas répondre à votre affection. Mais soyez sûre que ce nom, je l'oublierai aussitôt et d'autant mieux que vous me l'aurez avoué, me montrant, en m'avouant votre secret, votre indifférence à l'égard du passé et votre absolue confiance en moi.

Ce nom, grand Dieu ! mais où le trouver pour le dire, puisque nul autre qu'Albert n'avait jamais occupé ma pensée...

—Ce nom, m'écriai-je éperdue, il m'est impossible de jamais vous le faire connaître, et si c'est une condition...

—Une condition de notre bonheur, oui, sans doute, reprit-il avec douceur. Songez un peu que cette confiance loyalement faite établira un lien de plus entre nous, tandis qu'en me refusant votre aveu, vous éleveriez une véritable barrière entre nous, vous mettriez une éternelle froideur dans notre intimité.

—Ah ! m'écriai-je, je suis bien malheureuse !

—Vous avez tort et si vous y songiez un moment, vous comprendriez que le plus malheureux, c'est moi, puisque je souffre tous les tourments de la jalousie, et que l'ignorance dans laquelle vous me laissez ne fait qu'en accroître l'ardeur. Le plus malheureux, c'est moi qui vous aime depuis plusieurs années en silence, mais avec passion. Croyant que vous deviez épouser M. de Lermont, ne doutant pas que votre bonheur ne fût assuré, je m'étais retiré, et de loin, pensant toujours à vous, je priais Dieu tout bas pour que vous eussiez d'heureux jours. Quand j'appris la rupture de ce mariage, un immense espoir s'est emparé de moi. Je suis accouru, résolu à engager la lutte, à vous conquérir, à me faire aimer à force de tendresse, me

disant que votre fiancé devait avoir commis quelque acte bien indigne pour que vous lui ayez retiré votre main. C'est alors que j'eus la douleur d'apprendre que le motif venait de vous seule, que vous n'aviez pas voulu être sa femme parce que vous en aimiez un autre. Hélas ! cet autre, ce n'était pas moi, en qui vous n'aviez jamais vu qu'un ami. Qui est-ce ? Je ne sais. Je le cherche partout vainement, et tant de mystère et d'obscurité m'étonnent et me tourmentent. S'il est digne de vous, pourquoi ne se montre-t-il pas au grand jour ? pourquoi ne vient-il pas revendiquer son bonheur ? pourquoi, glorieux de votre affection, ne la consacre-t-il pas devant Dieu ?

—Vous me soupçonnez ?

—Non, puisque je vous offre mon nom et que je serai fier de vous voir à mon bras. Mais je souffre de votre silence.

—Eh bien, un jour, je vous dirai toute cette triste histoire ; je vous la dirai parce que je n'ai point à en rougir, parce que je suis digne de vous et qu'en effet celle qui sera votre femme ne doit pas avoir de secret pour vous. Mais pas ce soir, je vous en prie. Je ne me sens pas le courage d'évoquer aujourd'hui ces douloureux souvenirs.

—Pardou, s'écria-t-il, aussitôt rassuré par cette promesse qui le rendait confus de son insistance, pardon, ma chère Germaine, vous parlerez quand vous le voudrez. L'heure présente n'aurait dû être consacrée qu'à vous dire mon amour, qu'à vous remercier de vouloir bien l'agréer.

—Je vous pardonne de grand cœur, lui dis-je, et maintenant ne songeons plus, en effet, qu'à contempler les heureuses perspectives qui, grâce à vous, s'ouvrent devant moi. Ne parlons, voulez-vous, les yeux tournés vers l'avenir, que de l'affection que vous m'offrez et dont je suis si touchée.

Minuit sonnait quand M. de Renzais se leva pour partir. Il prit ma main, la porta à ses lèvres.

—A demain, à toujours, dit-il.

Et je répétai :

—A toujours.

### XIII

—Eh bien ? demanda Mme de Lermont, complètement remise de sa migraine, quand j'entrai chez elle le lendemain matin.

—Eh bien, ma tante, c'est oui.

—Alors laissez-moi vous embrasser pour vous féliciter. M. de Renzais est un noble cœur ; je suis heureuse de vous donner à lui. J'espère que c'est en toute assurance que vous lui accordez votre main, sans aucun regret, sans aucune arrière-pensée ?

—C'est avec une pleine confiance, avec une véritable estime, avec une sérieuse affection. Et pourtant... ah ! l'on n'aime qu'une fois comme j'ai aimé...

Il y eut un moment de silence entre nous. Je repris :

—Ma tante, M. de Renzais, mon futur mari, me demande de lui avouer avec franchise pour quel motif je n'ai pas voulu épouser Albert. Croyez-vous qu'il soit de mon devoir de le lui dire.

—Oui, sans doute, ma chère enfant ; c'est une chose grave que de manquer à un engagement solennellement pris vis-à-vis d'un autre, que de rompre une promesse de mariage bénie par votre mère mourante, consacrée au yeux de tous par plusieurs années de fiançailles. Un motif très sérieux, très intime a seul pu vous déterminer. Comment voulez-vous que l'homme qui vous épouse n'éprouve pas, quelle que soit sa confiance en vous, et ne fut-ce que pour l'approuver, le besoin de connaître ce motif ?

—Oui, vous avez raison ; c'est une chose fort grave que j'ai faite là. J'ai cru bien faire... Souvent, depuis, je me suis demandé si je n'avais pas commis une faute... Je lui dirai tout. Dieu veuille qu'il me comprenne.

—Je n'en doute pas.

—Cela n'est pas si sûr que vous vous l'imaginez. Ce qui a dicté ma conduite est une raison si étrange ! Me croira-t-il ? Ah ! s'il hésite un instant, si je surprends en lui l'ombre d'un doute, je le jure, tout est rompu, je ne serai pas sa femme...

—Préférez-vous me confier ce que vous avez à lui dire et que ce soit moi qui l'en instruisse ?

—Non, non, je préfère avoir cette explication moi-même. Je tiens à observer sa première impression. Je veux pouvoir tout briser entre nous tout de suite, s'il ne me croit pas, comme j'ai droit d'être crue...

—Ne vous agitez pas ainsi, Germaine ; n'allez pas, à la légère, compromettre un bonheur assuré. Vous n'avez d'ailleurs rien à redouter. M. de Renzais vous aime ; il a pour vous une estime profonde ; il croira absolument ce que vous lui direz.

—Je ne sais pourquoi, mais cela m'inquiète. J'aurais désiré, puisqu'il a confiance en moi, qu'il eût bien voulu me croire sans que je lui dise rien, et simplement parce que je lui affirme que je suis digne de lui.

—Il vous croit ainsi, Germaine. Mais, quelle que soit sa confiance, il y aurait toujours une sorte de gêne entre vous, s'il restait ignorant du motif qui vous a déterminée à retirer la parole que vous aviez donnée à mon fils. Mon Dieu ! cela n'est pas bien difficile à deviner. Un sentiment réel ou imaginaire éprouvé pour un autre, un point d'honneur exagéré qui vous a fait penser que votre cœur n'était pas assez com-

plètement libre pour qu'il vous fût permis de devenir la femme d'Albert, puis une déception vive survenue : soit que vous ayez reconnu que celui que vous aviez préféré n'était pas digne de vous, soit qu'après vous avoir exprimé ses sentiments, reçu l'aveu des vôtres, il ait changé d'idée ou qu'il ait été retenu par quelque considération de famille. Voilà votre histoire, je n'en doute pas. Il n'y a là rien de bien terrible, je vous assure. Je ne vous ai pas demandé de confiance, parce que j'aurais craint d'être indiscreète et que je ne m'y sentais aucun droit ; mais il ne saurait en être de même de votre futur mari. Songez, Germaine, que la rupture de votre mariage n'a pas été sans causer un certain étonnement autour de vous, sans faire quelque bruit parmi vos amis, et jusque dans le monde.

—C'est vrai, dis-je en courbant la tête comme une coupable, ma détermination a dû sembler bien inexplicable. Je n'avais jamais songé à tout cela. Vous avez raison, ma chère tante, on a pu avoir mauvaise opinion de ma conduite, me blâmer, qui sait, ressentir d'injustes soupçons. Qu'en pensez-vous ?

—Je pense, ma chère enfant, que vous avez fait une chose certainement fâcheuse pour vous, regrettable sous bien des rapports... Mais qu'in porte, puisque vous avez cru devoir agir ainsi. Pour moi, je ne saurais vous blâmer, car j'ai confiance en vous, et je ne doute pas que vous n'ayez obéi à votre conscience.

—Eh bien, c'est résolu ; il faut de toute nécessité que je parle avec une entière franchise au comte. Je le ferai le plus tôt possible, et il en arrivera ce qui pourra.

—On est toujours heureux d'être dans la vérité, dit Mme de Lermont avec son calme sourire. La vérité, c'est aux choses morales ce qu'est la lumière aux choses extérieures. Et maintenant, Germaine, donnez-moi votre bras pour descendre au salon.

## XIV

Les lettres venaient d'arriver. C'est un des bons moments de la vie de campagne. Il y en avait une pour moi, que je me mis à lire, tandis que ma tante s'installait dans le fauteuil qu'elle affectionnait, près de sa petite table, et ouvrait lentement les siennes.

—Quel ennui ! m'écriai-je. Henriette qui, cédant à nos instances réitérées, vient passer quelques jours auprès de nous, en se rendant à Paris. Son frère l'accompagne.

—C'est tout naturel, puisque je les presse depuis si longtemps de nous faire une petite visite. Mais, en effet, c'est un peu gênant en ce moment. J'aurais préféré que nous fussions restées tranquilles et seules avec M. de Renzais. Enfin ce ne sera pas bien long. Quand arrive-t-elle ?

—Aujourd'hui, sa lettre aurait dû nous parvenir hier ; elle a pris une fausse direction. Cela me contrarie beaucoup, car je pensais, ce soir même, avoir avec le comte l'explication convenue, et maintenant me voilà obligée d'attendre le départ de nos hôtes.

—Mais d'un autre côté, nous aurons le plaisir de présenter M. de Renzais à Mme de Kervausan, et, bien qu'il ne faille pas encore lui annoncer votre mariage vous ne devez pas être fâchée de voir comment elle appréciera notre ami.

—Oui, sans doute, je serais contente, sans Gaston... Tenez ma tante, il faut que je vous dise franchement qu'il me fait un peu la cour.

—Il est encore temps de lui donner la préférence.

—Je n'en ai nulle envie, mais peut-être en voyant son empressement auprès de moi, M. de Renzais va-t-il être jaloux, croire, comme vous l'avez cru vous-même, j'en suis sûre, que c'est pour lui que j'ai rompu mon mariage avec Albert.

M. de Renzais fut un peu surpris, en effet, en arrivant après le dîner, de trouver les visiteurs inattendus. Il nous fut impossible d'échanger une seule parole en particulier, et c'est à peine si, dans un rapide serrement de main, nous pûmes mettre un souvenir de la veille. Je m'aperçus à plusieurs reprises qu'il m'observait avec une certaine sévérité et jetait sur Gaston des regards qui me révélèrent toute la jalousie dont sa nature inquiète était capable. Combien ne regrettais-je pas de n'avoir pas parlé la veille ! Quand pourrais-je le faire maintenant ? Le salon était plus éclairé qu'à l'ordinaire et ma toilette plus recherchée, car Mme de Kervausan est fort élégante et paraît tous les jours à dîner en robe décolletée. Tout cela m'ennuie. C'est à l'intimité, au coin du feu que j'aspire. Quant à Gaston de Brémars, c'est un de ces jeunes gens à la mode qui, après beaucoup de sottises et plus puni que repentant, est venu se réfugier dans sa famille pour se faire payer ses dettes, s'efforcer d'être sage, et parvenir, s'il le peut, à quelque mariage réparateur. Henriette semblait avoir à cœur de faire valoir son frère et saisissait toutes les occasions de nous rapprocher : tantôt me priant de faire de la musique avec lui, tantôt combinant une promenade à cheval ensemble pour le lendemain, ou bien faisant allusion à quelque souvenir commun. J'avais beau être absolument innocente, je me sentais à tout instant rougir visiblement, et mon embarras s'en accroissait encore. Aimable et de belle humeur, avec toute l'assurance de sa jeunesse et de sa bonne mine, Gaston, parfaitement à l'aise, causait et riait sans se douter de rien ; et de plus en plus grave, assis dans l'ombre, à l'écart, M. de Renzais nous contemplait en silence. Trois mortelles soirées se passèrent ainsi, puis Mme de Kervausan annonça qu'elle était absolument obligée de nous quitter le lendemain, et, bien qu'elle fût charmante et l'une de mes meilleures amies, son départ fut un véritable soulagement pour moi.

— Enfin ! dit M. de Renzais, quand nous nous retrouvâmes seuls auprès de ma tante, dans le grand salon redevenu som-

ADRESSEZ TOUTES REMISES A M. EM. TASSÉ, 45, PLACE JACQUES-CARTIER

*M. L. A. Papneau*  
*Montreal,*

1888

Doit aux NOUVELLES SOIRÉES CANADIENNES

Pour abonnement du 1 Janvier 1886

au 1 Janvier 1887 la somme de \$ 2.50

Pour acquit,

*Monte Bello*

Administrateur.

45, Place Jacques-Cartier, Montreal.

EM. TASSÉ  
ADMINISTRATEUR

L. H. TACHÉ  
DIRECTEUR

NOUVELLES SOIRÉES CANADIENNES

bre et tranquille. Je ne vous savais pas, ajouta-t-il, si intime avec Mme de Kervausan et les siens ?

—Henriette est une amie de couvent, lui répondis-je. Je vais presque tous les ans passer quelques semaines chez elle.

—Et M. de Brémars s'y trouve toujours sans doute ?

—Vous n'avez pas oublié, je pense, dis-je, sans répondre à cette question, que j'ai à causer avec vous, seule ? Voulez-vous, avec l'assentiment de ma tante, venir demain dans la journée entendre ce que j'ai à vous dire ? Je serai heureuse de vous donner la marque de confiance que vous avez réclamée de moi.

—Ah ! merci, car j'en ai grand besoin. Vous ne savez pas combien la moindre obscurité en ce qui vous concerne peut me troubler. C'est que je vous aime éperdument, ajouta-t-il plus bas.

—Eh bien, quelques heures encore et vous saurez tout.

—Tout, répéta-t-il en prenant ma main et me regardant profondément dans les yeux, tout, vous me le promettez ?

—Tout, répondis-je joyeusement en soutenant son regard et le front haut, car il me tarde maintenant de parler pour dissiper ces funestes doutes. Tout, et vous serez content.

—Quel complot faites-vous là ? demanda Mme de Lermont, en se rapprochant de nous.

—Celui de nous adorer, répliqua le comte, et la soirée s'acheva gaiement.

## XV

C'était une froide journée de novembre. Le soleil éclatant, qui ne brille en cette saison qu'aux premières heures de la matinée, avait disparu derrière un humide brouillard, et les grands arbres dépouillés se dessinaient vaguement sur le ciel gris. Une vague tristesse s'empara de moi, tandis qu'assise dans

l'embrasure de la croisée, attendant avec impatience l'arrivée de M. de Renzais, je contemplais ce mélancolique paysage. Cette belle journée qui avait fini si vite, ces rayons sitôt enveloppés dans l'ombre, la nuit qui descendait déjà : tout cela me faisait vaguement songer à ma destinée qui tout à l'heure allait se décider et dont les joies pourraient bien n'avoir compté qu'un instant.

—Le voilà, m'écriai-je en entendant rouler sa voiture qui s'arrêtait devant le perron.

—Je vous laissez, dit Mme de Lermont, j'ai beaucoup de lettres à écrire. Mais, je vous en prie, ma chère Germaine, modérez la fierté de votre humeur, soyez sage...

Et, m'embrassant sur le front, elle sortit, tandis que par la porte opposée entra le comte.

Il était ému comme moi, bien qu'il s'efforçât de garder ce visage impassible sous lequel il aime à cacher l'impétuosité de ses sentiments.

—Ce que j'ai à vous raconter est fort étrange, lui dis-je, lorsque, après avoir échangé quelques paroles banales, il fut assis auprès de moi, et ce n'est pas sans un peu de trouble que je viens vous supplier d'ajouter foi à mes paroles, puisqu'un jour, vous allez le voir, elles se sont écartées de la vérité.

Il fronça légèrement le sourcil ; et, bien que je me sentisse peu encouragée, je continuai :

—J'ai trompé Mme de Lermont, en lui disant que je ne voulais pas épouser son fils parce que j'en aimais un autre. Cela n'était pas...

—Mais alors ?

—Je ne savais comment lui expliquer autrement mon refus de donner suite à ce projet de mariage.

—Sans doute, mais puisque votre cœur était libre, quelle répugnance pouviez-vous avoir ?

—Aucune, et pour vous parler en toute franchise, je vous avouerai que je le désirais passionnément.

—Quelle est cette énigme ? Vous désiriez ce mariage et vous vouliez le rompre !

—Il m'est douloureux de trahir un secret qui n'est pas le mien. Il le faut cependant... sachez donc que c'est mon cousin qui, follement épris de la femme qu'il a épousée depuis, et sachant trop bien que sa mère ne consentirait jamais à le voir manquer à ses engagements vis-à-vis de moi, m'a conjurée de les rompre moi-même, en prétextant un sentiment qui était, hélas ! bien loin de mon cœur.

—Tout dans ce récit est impossible ! s'écria M. de Renzais avec violence ; impossible d'abord que M. de Lermont ait été assez aveugle pour ne pas vous aimer, impossible aussi qu'il ait eu la lâcheté de vous demander de prendre sur vous le tort de cette rupture, alors que vous l'aimiez ; impossible enfin que vous y ayez consenti, ayant de l'affection pour lui !..

Je me souvins que j'avais promis à Mme de Lermont d'être sage, de rester calme. Je fis un grand effort sur moi-même, car j'étais profondément humiliée, et je répondis avec toute la douceur dont je fus capable.

—Cela vous étonne, monsieur, mais apprenez que j'aimais assez Albert pour être heureuse de me dévouer à son bonheur et que j'étais trop fière d'ailleurs pour refuser de le rendre libre. Et puis il me semble même que je l'ai excusé en comprenant quel devait être, pour l'amener à être si cruel envers moi, son amour pour celle qu'il me préférerait.

—Votre tante n'a jamais su depuis le véritable motif ?

—Jamais. A quoi bon ?

M. de Renzais réfléchit un moment, la tête appuyée dans ses deux mains. Qu'allait-il sortir de sa méditation, qui me parut éternelle ? Le blâme ou la pitié ? Hélas ! c'était le doute.

—Il faut avouer, me dit-il avec froideur, que vous avez inventé là une fable bizarre pour vous dispenser de m'apprendre la vérité et pour éviter de me confier le nom que je réclamaï de votre loyauté.

—Mais il m'est impossible de vous avouer ce qui n'a jamais existé, un sentiment pour un autre que celui auquel j'étais fiancé. Je n'ai donc plus rien à vous dire, monsieur, et je vous demande la permission de me retirer.

Je me levai en me dirigeant vers la porte pour sortir. Sur le seuil, me retournant pour le saluer, j'ajoutai :

—Vous êtes libre, désormais. Je reprends ma parole et vous rends la vôtre.

Il s'élança vers moi, et me prenant par la main, me ramena d'un air suppliant à la place que je venais de quitter.

—Je vous en conjure, ayez confiance en moi. Quel que soit l'aveu que vous deviez me faire, une légèreté, une faute même ; je vous pardonne tout d'avance ! Mais je veux savoir...

Et comme je gardais le silence, froide et hautaine devant lui :

—Je vous en prie à genoux, dit-il, parlez à cœur ouvert. C'est si bon, la vérité, et j'en ai si soif ! Un seul mot, ce n'est pourtant pas bien difficile ! Si vous saviez comme je vous serai à jamais reconnaissant et combien je vous aime, combien je souffre en ce moment, vous auriez pitié, car enfin vous ne pouvez prétendre que j'ajoute foi à cet étrange récit, et vraiment mieux eût valu refuser de parler que de le faire ainsi...

—Monsieur de Renzais, lui dis-je, je vous ai fait une loyale confidence. Vous avez douté de ma parole, et si vous teniez

à mon aveu, moi, de mon côté, j'avais droit de tenir à votre confiance absolue. Je voulais que vous ayez foi en moi sans hésitation ; vous ne l'avez pas su. Je ne saurais devenir votre femme, car vous m'avez montré que vous ne m'estimiez pas. Un jour peut-être, par M. de Lermont lui-même, apprendrez-vous la vérité. Mais il sera trop tard. De cette explication que vous avez voulue, de cette épreuve décisive dont j'attendais en tremblant le résultat, devait sortir pour moi le bonheur avec vous, ou l'éternelle solitude. L'incertitude n'a pas été longue. Et maintenant le sort en est jeté ; je ne me marierai pas ; cela vaut peut-être mieux ainsi. Vous ne m'auriez pas comprise, puisque vous n'avez pas même su me croire, et, qui sait, après tout, si le souvenir du passé était assez éteint chez moi...

Ces paroles, mes larmes qui coulaient en abondance, la toute-puissance enfin de ce qui est simple et vrai, lui ouvrirent brusquement les yeux. Sa colère tomba pour ne faire place qu'à sa douleur. J'eus cette consolation de voir qu'enfin il me croyait, navré de m'avoir méconnue. Mais ce n'en était pas moins fini, à jamais fini, entre nous. Je sentais qu'il lui avait fallu m'avoir perdue pour être convaincu et que, devenue sa femme, il eût encore douté.

—Adieu ! lui dis-je, adieu ! je prononce ce mot avec regret, mais sans retour !

Et nous nous quittâmes en pleurant.

## XVI

—Ma pauvre petite, dit Mme de Lermont, le lendemain, en me pressant dans ses bras, comment pourrai-je jamais assez expier par ma tendresse les torts de mon fils envers vous ?

—Quoi ! vous savez ? m'écriai-je.

—Il fallait. M. de Renzais s'est vu forcé de me faire la

confiance de tout ce qui s'est passé entre vous, pour m'expliquer votre résolution de ne pas l'épouser.

—Ah ! j'en suis désolée. Ainsi vous savez... Et vous, du moins, ma tante, vous croyez à mes paroles ?

—J'y crois, parce que je ne suis pas, comme lui, aveuglée par une folle jalousie et qu'elles m'expliquent bien des choses qui m'avaient longtemps paru inexplicables. J'y crois, Germaine, parce que j'ai en vous la confiance la plus absolue.

—Et vous me pardonnez ?

—Je me mets à genoux devant vous, ma courageuse enfant, et pourtant...

—Et pourtant vous me blâmez ?

—Eh bien, oui, je vous blâme, car ce que vous avez fait, vous n'aviez pas le droit de le faire. A nul et pour quelle cause que ce puisse être, il n'est permis de manquer à la vérité. La vérité, c'est ce qui est ; donc c'est la volonté divine. Il faut nous garder d'y toucher ; tout mensonge cherche à faire dévier les desseins éternels ; il s'y trouve toujours un manque d'obéissance, un défaut de résignation. Vous avez commis une faute généreuse, sublime peut-être, mais une faute cependant.

—Que pouvais-je faire ?

—Vous pouviez refuser de dire ce qui n'était pas. Il serait alors arrivé ce qu'il aurait pu. Albert, sans doute, m'eût consultée ; je serais parvenue probablement à lui inspirer de plus sages pensées ; je lui aurais montré qu'il était de son devoir de tenir ses engagements vis-à-vis de vous, engagements aussi sacrés que si le mariage vous avait unis déjà. Il vous aurait épousée, et alors, ah ! croyez-le, forte de vos droits, forte de votre affection, combattant la bonne cause, votre conquête était assurée ; vous auriez pris facilement votre place dans son cœur. Votre amour se fût vite emparé du sien, il vous

eût bientôt béni d'avoir lutté, et aujourd'hui vous seriez plus heureux tous les deux...

—Vous avez raison, j'ai failli envers Dieu et envers lui ! Envers lui, car j'ai été orgueilleuse ; j'ai écouté ma fierté au lieu d'écouter ma tendresse. Envers Dieu, car j'ai manqué de foi et de courage. Pourquoi faut-il que je ne sois pas la seule à être punie, que d'autres bien chers souffrent avec moi...

—Pauvre Albert, il a été le plus coupable, il est le plus châtié ; car, je le sais, il est profondément malheureux. Son enfant est sa seule joie. Hélas ! joie bien troublée par mille soucis. Et moi aussi, je suis à plaindre ; la femme qu'il a épousée n'est pas une fille pour moi, comme l'eût été ma chère Germaine. Mais à quoi servent ces regrets ? Ne nous y attachons pas, même pour pleurer une erreur. Il faut se mettre à la vie bravement et s'efforcer de faire mieux. M. de Renzais...

—Ne me parlez plus de lui ; tout est fini entre nous.

—Vous êtes peut-être un peu sévère ; cependant, Germaine, je comprends votre susceptibilité et je ne sais si vous pourriez maintenant être heureux ensemble. Certaines choses ne sauraient ni s'oublier ni se réparer. Le bonheur est une plante délicate qui se flétrit au moindre vent contraire. Pourtant, je le regrette, c'est un homme d'honneur et il vous aime.

—Savez-vous, lui dis-je, en m'efforçant de sourire, que l'amour commence à me faire peur. Il me semble qu'il conduit mal ceux qui le prennent pour guide. N'est-ce pas lui qui a inspiré au comte une aveugle jalousie, à Albert un égoïsme cruel ?

—Ne dites pas de mal de l'amour, répliqua Mme de Lermont, tandis que, sous ses cheveux blancs, son visage s'animait d'une expression charmante et qu'un éclair brillait dans ses grands yeux profonds. Ne dites pas de mal de l'amour, ma chère petite ! D'abord, il y en a deux. L'un, je vous l'aban-

donne : c'est celui qui, composé uniquement de passion, ne connaissant nul frein, renverse tout sur son passage et, gouvernant absolument celui qu'il possède, lui fait oublier jusqu'à l'honneur, jusqu'au devoir. Terrible maître que celui-là ! Mais il y a aussi celui qui, fait de tendresse surtout, d'exquise bonté, de dévouement, de pure flamme, élève, console, éclaire, et comme la foi, met au cœur une force divine. Celui-là, le bon, le vrai, vous l'avez connu, Germaine ; c'est le vôtre. Son noble souffle a passé dans votre âme. N'est-ce pas lui qui vous a rendue miséricordieuse et élémentaire envers celui qui le méritait si peu, qui vous a soutenue dans les amers déchirements que vous avez éprouvés et qui charmera jusqu'à la fin, de son éternel souvenir, les longues heures de solitude ?... Ah ! ma fille, car désormais je ne vous appellerai pas autrement, ah ma fille, ne le maudissez pas !

## XVII

On était en décembre ; il faisait nuit, bien qu'il ne fût encore que quatre heures. On venait d'apporter les lampes au salon. Nous travaillions en silence, ma tante et moi, tandis qu'au dehors la neige tombait épaisse, recouvrant le sol d'un grand tapis de velours blanc.

— Quel triste temps ! dis-je, avec un léger soupir.

— J'y songeais précisément, répondit Mme de Lermont, et voilà ce que je me disais en cet instant. Quand vient l'hiver et que les arbres perdent cette charmante verdure qui semblait à nos regards un impénétrable rideau, quand chaque jour l'ombre devient moins épaisse au fond des bois, le silence moins profond, tandis qu'à travers les branches dépouillées la lumière filtre toujours plus large, l'horizon apparaît toujours plus vaste, le ciel toujours plus découvert, ne penserions-nous pas à notre propre vie, qui, à mesure qu'elle avance, perdant de ses trésors, de ses mystères, de ses bonheurs, gagne en revanche une vue plus nette des choses d'en haut, s'illumine de clartés plus vives :

les lointains se découvrent, les rayons pénètrent partout, l'inconnu se dévoile et l'infini se contemple face à face....

Comme elle achevait de parler, la porte s'ouvrit brusquement. Un homme enveloppé de fourrures s'arrêta sur le seuil, et nous eûmes d'abord peine à reconnaître, en ce visage sombre, celui qui nous contemplait toutes deux d'un œil hagard.

—Albert ! nous sommes-nous écriées en même temps.

—Oui, moi, dit-il, qui viens vous dire adieu. Trahi par l'indigne femme qui porte mon nom, le vôtre, hélas ! ma mère, puis abandonné par elle, je vous amène mon fils que je vous laisse... Pour moi, misérable que je suis, je ne saurais rester ici, sous ce toit, près de Germaine... Car je ne suis pas libre, et je ne veux pas être deux fois coupable envers elle. Las de moi-même, le cœur brisé, je viens d'obtenir d'être envoyé en Tunisie. Dieu me fasse la grâce d'y trouver la mort. Mais auparavant, il me faut votre pardon à toutes deux, car je sais tout. J'ai vu M. de Renzais, qui m'a appris cette triste histoire en me conjurant de le réconcilier avec vous. J'ai compris le mal que j'ai fait ; j'ai compris, Germaine, que j'avais brisé votre vie dans le passé comme dans l'avenir...

Il y eut un long silence ; tous trois nous pleurions sans force pour exprimer tant d'émotions diverses. Enfin Mme de Lermont prit la main de son fils dans la sienne, et la mit dans ma main.

—Notre pardon, dit-elle, je te le donne, Albert, pour elle et pour moi. Songe maintenant à obtenir celui de Dieu, car tu as été bien coupable en l'écoutant que la voix de la passion. Mais une existence meilleure peut t'appartenir encore, ou une digne mort te racheter.

—Est-ce vrai, Germaine ? demanda-t-il. Vous aussi me pardonnez-vous ?

—Pauvre Albert, répondis-je.

—Et vous pardonnerez aussi à M. de Renzais ; vous serez ?..

—Sa femme ? Jamais ! Non, cela ne se peut pas... Et qui sait, peut-être n'ai-je été si sévère envers lui que parce que mon cœur n'était vraiment pas capable d'une nouvelle affection...

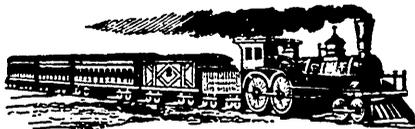
Il porta à ses lèvres ma main qui était restée dans la sienne, et la baisa longuement. Je la lui retirai doucement, puis, éperdue, le visage baigné de larmes, le front brûlant d'une rougeur soudaine, je m'enfuis.

Dans la pièce voisine, qui n'était pas encore éclairée, je me heurtai contre la nourrice qui attendait, tenant dans ses bras l'enfant endormi que nous avions oublié. Alors je me penchai sur lui, je l'embrassai longuement, puis, le prenant dans mes bras, et l'emportant avec moi, je rentrai au salon.

—Ma mère, dis-je en le posant sur les genoux de Mme de Lermont, nous l'éleverons ensemble.

M\*\*\*

---



# CHEMIN DE FER INTERCOLONIAL

## 1886—ARRANGEMENTS D'ETE—1886

A partir de mai, les trains de ce chemin de fer circuleront tous les jours, les dimanches exceptés, comme suit :

### LAISSERONT LA POINTE-LEVIS

Pour Halifax et St-Jean .....	8.00 A.M.
Pour la Rivière-du-Loup .....	11.25 P.M.
Pour la Rivière-du-Loup .....	5.25 P.M.

### ARRIVERONT A LA POINTE-LEVIS

De Halifax et St-Jean .....	6.45 P.M.
De la Rivière-du-Loup .....	1.47 P.M.
De la Rivière-du-Loup .....	5.00 A.M.

Le char Palais qui part de Lévis, le mardi, le jeudi et le samedi, se rend directement à Halifax, et celui qui part le lundi, le mercredi et le vendredi se rend à St-Jean.

Tous les trains circulent sur l'étalon chronométrique de l'Est.

D. POTTINGER,

*Surintendant en chef.*



### DEPARTEMENT DU REVENU DE L'INTERIEUR.

ACTE à l'effet de modifier et refondre tels que modifiés les divers actes concernant la falsification des substances alimentaires et des drogues—1884.

Cet acte est maintenant en opération et ses dispositions sont mises en force.

Les manufacturiers et les vendeurs de substances alimentaires falsifiées sont sujet à des amendes élevées, sur conviction de contravention à la loi, et sont prévenues que plusieurs accusations ont été prouvées et amendes exigées.

Le public est prié de ne pas oublier que d'après les dispositions de cet Acte, les Conseils Municipaux peuvent nommer des Inspecteurs et obtenir les services du Chimiste-analyste officiel dans leur district moyennant la moitié des taux réglés par l'Acte, l'autre moitié étant payée par le Département du Revenu de l'Intérieur.

Toutes personnes peuvent bénéficier de la mise en opération de cet Acte, et des services du Chimiste-analyste, en se conformant aux dispositions de cet Acte.

EDWARD MIALL,

Commissaire du Revenu de l'Intérieur.

Ottawa, 27 juin 1885.

# STATUTS DU CANADA

Prix des Statuts en vente au bureau de l'imprimeur de la Reine, Ottawa.

B. CHAMBERLIN,

OTTAWA, 5 Janvier 1885.

*Imprimeur de la Reine.*

## PROVINCE DU CANADA

	\$	c.		\$	c.
Statuts Refondus H. C. ....	3	25	Code Civil .....	1	00
“ “ B. C. ....	3	25	Lois Criminelles en 1 vol. ....	1	20
Code de Procédure Civil. ....	1	50	Ordres en Conseil, a 1874 .....	1	25

## PUISSANCE DU CANADA

Vic.		\$	c.	Vic.		\$	c.
32&33	Statuts de 1869. ....	1	50	42	Statuts de 1879, Vol. I. ....	1	25
33	“ 1870. ....	0	80	“	“ “ Vol. II. ....	0	40
34	“ 1871. ....	0	80	“	“ “ Vols. I, II. ....	1	50
35	“ 1872. ....	2	00	“	“ 1880, Vol. I. ....	1	25
36	“ 1873. ....	1	60	“	“ “ Vol. II. ....	0	50
37	“ 1874. ....	1	45	“	“ “ Vols. I, II. ....	1	60
38	“ 1875, Vol. I. ....	1	50	44	“ 1881, Vol. I. ....	0	80
“	“ “ Vol. II. ....	0	80	“	“ “ Vol. II. ....	0	60
39	“ 1876, Vol. I. ....	0	80	“	“ “ Vols. I, II. ....	1	25
“	“ “ Vol. II. ....	0	80	45	“ 1882, Vol. I. ....	1	00
“	“ “ Vols I, II. ....	1	50	“	“ “ Vol. II. ....	1	00
40	“ 1877, Vol. I. ....	1	00	“	“ “ Vols. I, II. ....	2	00
“	“ “ Vol. II. ....	0	60	46	“ 1883, Vol. I. ....	1	60
“	“ “ vols. I, II. ....	1	50	“	“ “ Vol. II. ....	0	60
41	“ 1878, Vol. I. ....	0	80	“	“ “ Vols. I, II. ....	2	00
“	“ “ Vol. II. ....	0	35	“	“ 1884, Vols. I, II. ....	2	00
“	“ “ Vols. I, II. ....	1	00	“	“ 1885, vol. I. ....	1	50

# CHEMIN DE FER DU GRAND TRONC.

1886-ETHE-1886

HEURES

DE	POUR	DÉPART	ARRIVÉE
Montréal	Québec	10.15 p.m.	7.00 a.m.
"	"	8.10 a.m.	1.55 p.m.
Québec	Montréal	8.30 p.m.	6.00 a.m.
"	"	2.00 p.m.	8.40 p.m.
Montréal	Portland	10.15 p.m.	12.05 p.m.
"	Island Pond	3.15 p.m.	9.30 p.m.
"	Toronto	1.00 p.m.	6.30 p.m.
"	"	8.55 a.m.	10.40 p.m.
"	"	8.55 p.m.	8.55 a.m.
"	St. Jean	4.30 p.m.	5.30 p.m.
"	"	4.20 p.m.	5.20 a.m.
"	"	8.30 a.m.	9.20 a.m.
"	"	8.30 p.m.	9.20 p.m.
"	Lake Champlain Junction	4.00 p.m.	6.25 p.m.
"	Ottawa	8.50 a.m.	12.20 p.m.
"	"	4.10 p.m.	8.00 p.m.

**CHARS PALAIS ET CHARS DORTOIRS**

DANS TOUTES LES DIRECTIONS

**La ligne la plus avantageuse dans toutes les parties du pays**

PASSAGES AU PLUS BAS PRIX POUR TOUS LES POINTS  
DE LA NOUVELLE-ANGLETERRE.

Agents dans toutes les villes du Canada

J. HICKSON, *Gérant Général*  
W. WAINWRIGHT, *Ass.-Gérant* } MONTRÉAL.